

## CONTRACTION

### A . Logique du texte

On sera attentif à la prise en compte de la progression du texte (marquée par l'italique) ainsi que de sa cohérence :

- dans le premier mouvement

- « action domesticatoire » « domestication » (1<sup>er</sup> §) « domestication » (2<sup>ème</sup> §) « système domesticatoire » (3<sup>ème</sup> §)
- « contraste [] entre animaux de compagnie [] et les animaux de rente » (3<sup>ème</sup> §), « les animaux de compagnie » et « manger des animaux que nous élevons » (4<sup>ème</sup> §)
- « à l'égal des enfants » (3<sup>ème</sup> §) et « comme nos propres enfants » (4<sup>ème</sup> §)

- dans le second mouvement

- « compensations anthropomorphistes » (5<sup>ème</sup> §) et « Que des hommes ne trouvent à se consoler des autres hommes qu'auprès de chiens ou de chats » (7<sup>ème</sup> §)
- « replis individualistes » (5<sup>ème</sup> §) et « culture narcissique » (7<sup>ème</sup> §)
- « dérives jusqu'au-boutistes et obscurantistes, souvent misanthropes » (5<sup>ème</sup> §) et « inquiétant mépris des valeurs humanistes » (6<sup>ème</sup> §)
- « ce double péril » (8<sup>ème</sup> §) renvoie aux deux paragraphes précédents, 6 et 7
- « juste milieu » (8<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> §) : d'une part, avec « volonté actuelle de puissance » qui renvoie à « du pouvoir sur l'animal » (1<sup>er</sup> §), « pouvoir sur la vie et les êtres » (2<sup>ème</sup> §) et « gardent encore à peu près prise » (3<sup>ème</sup> §) ; et d'autre part, « exercice [] de nos responsabilités » qui fait écho à « fuir leurs responsabilités » (7<sup>ème</sup> §)

### Pénalités pour dépassement

- un écart compris entre 10 et 20 % par rapport à la norme de 150 mots (entre 120 et 134, ou entre 166 et 180) entraînera une division de la note de la contraction par deux.
- un écart supérieur à 20 % (moins de 120 ou plus de 180 mots) entraînera la note zéro pour la contraction

## **B. PROPOSITIONS DE CORRIGÉ**

### **première version**

La domestication manifeste la volonté de domination des hommes sur les animaux considérés alternativement comme des créatures étrangères et comme des doubles. Pareille ambivalence relationnelle explique la différence de traitement entre l'animal familial choyé et l'animal utilitaire réifié : nos contemporains trouvent du réconfort dans la fidélité docile du premier, et l'affection qu'ils lui portent les justifie dans leur consommation du second.

Valable quand elle est modérée, cette zoophilie se dégrade du fait des incertitudes du monde actuel, et certains militants animaliers font montre d'une virulence et d'un manichéisme qui, pour se retrouver dans d'autres débats de société, n'en traduisent pas moins leur rejet inacceptable des valeurs humanistes déjà affaiblies par le déclin des solidarités. Or, la démagogie des pouvoirs publics à l'égard du lobby animalier encourage ces dérives face auxquelles il convient d'opposer une attitude modérée mais ferme, respectueuse des spécificités des animaux comme de celles des hommes. 159 mots

### **seconde version**

L'homme domestique l'animal pour contrôler cet être si différent et si proche de lui. Cette ambiguïté de l'identité animale explique l'ambivalence du statut des bêtes, gâtées comme des enfants ou traitées comme des objets. L'attachement des Occidentaux pour leurs animaux familiers témoigne en effet d'une certaine duplicité : justifié par le dévouement de créatures dont ils se sentent les maîtres, il est aussi un alibi pour manger de la viande avec bonne conscience.

Or, la crise économique, morale et culturelle contemporaine encourage des attitudes extrémistes, en particulier de la part des défenseurs des animaux qui sombrent parfois dans un anti-humanisme redoutable dans une époque déjà marquée par un individualisme forcené. La complaisance des responsables politiques ou professionnels à l'égard de la « cause animale » aggrave le problème là où il faudrait adopter une position mesurée excluant anthropomorphisme déplacé comme anthropocentrisme arrogant, et reconnaissant le caractère irréductiblement distinct des identités animales et humaines. 160 mots

## DISSERTATION

### A . BARÈME PROPOSÉ

**Total des points pour la dissertation : 40 points**

- **20 points : qualité de la problématique et des arguments** : sujet compris, idées précises et claires
  
- **10 points : organisation et progression de la réflexion** : introduction complète (avec plan annoncé), articulations cohérentes, conclusion ferme  
*L'absence de plan, une énumération d'exemples, une juxtaposition des trois œuvres pourront être pénalisées jusqu'à la note 0 (sur les 10 points accordés)*
  
- **10 points : connaissance, utilisation précise et pertinente des trois œuvres**
  - 03 points si une œuvre n'est pas prise en considération
  - 08 points si deux œuvres ne sont pas prises en considération
  - 10 points si aucune des œuvres n'est prise en considération

### B . ÉLÉMENTS DE CORRIGÉ POUR LA DISSERTATION

I. L'ANIMAL N'EST NI TOUT A FAIT LE MEME, NI TOUT A FAIT UN AUTRE PAR RAPPORT A L'HOMME

1. l'animal peut sembler radicalement différent

- on peut bien entendu partir de la théorie des animaux-machines de Descartes, ou de la « différence par défaut » par laquelle on tend à définir l'animal. Ainsi Armelle Le Bras-Chopard écrit-elle dans son essai, Le zoo des philosophes (2000) : « l'animal n'est pas appréhendé en lui-même mais d'emblée par rapport à l'être humain, dont il constitue alors l'envers, la négation. La définition de l'animal s'énonce en premier lieu comme une généralité : l'animal, c'est ce qui n'est pas un être humain. [...] L'animal est alors saisi comme un manque par rapport à la plénitude humaine qui elle-même ne se sent pleine que par rapport au vide animal. Le sens de l'humanité se nourrit du non-sens de l'animalité. »
- or, chez La Fontaine, Condillac comme Kafka, on retrouve l'idée de différences organiques, physiologiques ou ontologiques susceptibles d'entraîner une rupture radicale entre bête et homme : « L'auditoire était sourd aussi bien que muet » ; « Tout débattu, tout bien pesé,/Les âmes des souris et les âmes des belles/ Sont très différentes entre elles. ». « Il n'est pas étonnant que l'homme, qui est aussi supérieur par **l'organisation** que par la **nature** de l'esprit qui l'anime, ait seul le don de la

parole ». Gregor a un corps d'insecte, des « pattes », des « antennes », « une voix d'animal »

## 2. en même temps, il existe des similitudes frappantes entre les deux espèces

- l'animal est « proche », presque « semblable » : Condillac est clair sur ce point et intitule le premier chapitre de la seconde partie de son Traité : « *De la génération des habitudes communes à tous les animaux* » ; il achève son essai en rappelant que le « système » des « facultés » et des « connaissances » humain « fait [] partie de ce système général qui enveloppe tous les êtres animés. »
- chez La Fontaine l'animalisation de l'homme (« On m'appellerait poule ») et l'humanisation de l'animal (« un saint homme de chat ») sont des procédés constants qui ne relèvent pas seulement des conventions de la fable ; il s'agit aussi de montrer la proximité essentielle des deux espèces « Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte/L'homme agit et qu'il se comporte/ **En mille occasions, comme les animaux** :/Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts/Que ses sujets, et la Nature/A mis dans chaque créature/Quelque grain d'une masse où puisent les esprits » ; « [Démocrite] Cherchait **dans l'homme et dans la bête**/Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête. »
- bref, bêtes et hommes sont « parents » : les animaux sont nos « frères inférieurs » (Michelet) ou nos « frères inachevés » « frères d'en-bas » (Clemenceau) – et Madame Samsa s'écrie : « Mais laissez-moi donc voir Gregor, c'est mon fils, le malheureux ! »

## II. CETTE AMBIGUÏTÉ DES IDENTITÉS ANIMALE ET HUMAINE ENTRAÎNE UNE AMBIVALENCE DES RELATIONS DE L'HOMME À L'ANIMAL

### 1. l'hostilité

- elle est d'abord fondée sur la différence : Gregor est incontestablement « repoussant » [« forme affligeante et répugnante qu'il avait à présent »] pour sa famille. Mais n'est-il pas en même temps victime du processus d'« animalisation », dénoncé par Florence Burgat, qui consiste à « rabaisser [hommes ou bêtes] à l'état animal » – jugé comme opposé à l'état humain – pour mieux les asservir ou les détruire ? Le Cochon qui accompagne la Chèvre et le Mouton sait qu'il n'est « bon/Qu'à manger » et que c'est pour cette raison que sa « mort est certaine », et la Perdrix, dont on a coupé les ailes, peut s'exclamer : « C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement. »
- mais cette hostilité peut aussi reposer sur la ressemblance : c'est l'animal à la fois « proche » et (donc) « ennemi » : le Cormoran, le Loup, le Renard sont des rivaux des hommes parce qu'ils se nourrissent des mêmes animaux : poissons, moutons et poules ! Toute l'ironie tragique de la situation de Gregor n'est-elle pas d'être *en même temps* un fils, un frère et un « monstrueux animal » ?

### 2. la sympathie

- cette sympathie peut naître d'une observation bienveillante : « qu'on jette les yeux sur le plus vil insecte : que de finesse ! que de beauté ! que de magnificence dans les organes ! que de précautions dans le choix des armes, tant offensives que défensives ! que de sagesse dans les moyens dont il a été pourvu à sa subsistance ! », et se traduire par les élans d'authentique admiration que La Fontaine laisse échapper dans le « Discours à Madame de la Sablière » et « Les Souris et le Chat-Huant »

- on conviendra que le dénouement des deux fables traitant de l'amitié entre un homme et un animal (« L'Ours et l'Amateur de jardins » et « Les Deux Perroquets, le Roi et son Fils ») paraît en montrer l'impossibilité. On pourra pourtant noter que Condillac, peut-être le moins « zoophile » de nos trois auteurs, est quand même celui qui conteste que « l'attachement [] d'un chien pour son maître [ne soit] qu'un effet mécanique »
- enfin, la conviction que les animaux « sentent comme nous » ne peut qu'entraîner une *compassion*, perceptible chez La Fontaine quand il évoque la mort du cerf, et qui se transforme en *empathie* pour le lecteur de La Métamorphose grâce à l'usage de la focalisation interne

### III. AINSI, LE PLUS IMPORTANT EST-IL AU FOND LE « RAPPORT DE L'HOMME A L'ANIMAL », LE « JEU SUR LA DISTANCE », LA REPRESENTATION QUE LE PREMIER SE FAIT DU SECOND, PUISQUE TOUT CECI CONDITIONNE LES RELATIONS QU'ILS ENTRETIENNENT

#### 1. quelle « distance » entre l'animal et l'homme ? différence de *degré* ou différence de *nature* ?

- D. Lestel écrit : « La pertinence des différences de degré entre l'homme et l'animal a supplanté ainsi celle de leurs différences de nature. » Il se trouve que nos trois auteurs proposent justement des approches subtiles et complexes sur la question
- Condillac semble ambigu et indécis jusqu'au bout. « pour marquer ces différences, nous n'avons que des idées vagues et des expressions figurées, *plus, moins, distance.* » ; mais « Celui qui a le moins n'a sans doute pas dans sa nature de quoi avoir le plus. »
- la position de La Fontaine n'est pas forcément mieux arrêtée : La progression de la pensée dans le « Discours à Madame de la Sablière » est pleine de détours et d'incertitudes : « Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux/Dont je viens de citer l'exemple/Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple./Aussi faut-il donner à l'animal un point/Que la plante après nous n'a point./Cependant la plante respire ./Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ? »
- le philosophe avance que « nous sommes **infiniment** supérieurs au reste des animaux » et le fabuliste ferait « notre lot **infiniment** plus fort ». Or, Kafka brouille encore plus les cartes en concevant un personnage hybride avec un corps d'animal (mais quel animal ? Il dispose de pattes, d'antennes, mais conserve un visage) et une conscience d'homme.

#### 2. quel « jeu » sur la distance ? humaniser l'animal ou animaliser l'homme ?

- il existe un anthropomorphisme à l'œuvre dans les Fables. Celui-ci est conventionnel, ludique mais n'est pas dépourvu de portée heuristique : l'animal se comporte comme un homme parce qu'il possède un certain nombre de ses facultés. Humaniser les bêtes, c'est aussi leur reconnaître une certaine dignité, et cela conduit, parfois explicitement, à animaliser en partie les hommes pour leur rappeler leur bassesse : « Ne sais **bête** au monde pire/ Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant »
- Condillac refuse de « confondre » les deux espèces. On observera néanmoins que son Traité des animaux repose sur deux mouvements opposés et complémentaires : le premier, dans le feu de la querelle avec Descartes et Buffon, tend à diminuer l'écart entre bêtes et hommes, le second l'accuse.

- de nos trois auteurs, Kafka est sans doute le moins directement concerné par la condition animale. C'est pourtant celui qui offre les variations les plus troublantes sur l'animalisation de l'homme (« des êtres humains ne sauraient vivre en compagnie d'une telle bête » assure Grete, la sœur, mais le père pousse des « sifflements de sauvage » en chassant son fils), mais aussi sur une possible humanisation de l'animal : « Etait-il une bête pour être à ce point ému par la musique ? »

### 3. un « jeu » qui tend à effacer la « distance » : la spéculation intellectuelle, la littérature, l'art

- la citation précédente établit un rapprochement inattendu mais suggestif entre la musique et l'animalité, l'art et les bêtes. Certes, Condillac le rappelle : « les arts » « ne naissent que pour [l'homme] », « seul capable de discerner le vrai, de sentir le beau ».
- pourtant, pourquoi s'interdire d'interpréter cette présence et cette représentation de l'animal dans nos *œuvres* comme autre chose qu'un choix contingent, en y voyant l'expression d'une éthique et d'une esthétique fondées sur la **considération** enfin accordée aux bêtes ?
- *quel effet cela fait-il d'être un « monstrueux insecte » ?* tel pourrait être le sous-titre de La Métamorphose. Et Marc Fumaroli commentant le « Discours à Madame de la Sablière » écrit en effet : « cet assaut poétique contre la thèse cartésienne des animaux-machines est d'abord et avant tout un plaidoyer pour la poésie, pour la possibilité même de la poésie [qui] suppose [la reconnaissance de] "la grande chaîne des êtres" » « La cosmologie des quatre éléments fonde ainsi à la fois une zoologie et une anthropologie des « tempéraments » qui l'une et l'autre rendent possible la comparaison [] entre « types » humains et « types » animaux, fondement à son tour de la **poésie** et de la **sagesse**. »